

# Poésie et patrie

Autor(en): **Choux, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **10 (1912)**

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750680>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## POÉSIE ET PATRIE

L'article de M. Choux que nous publions ici plaide éloquemment en faveur d'une poésie helvétique, toute inspirée par l'amour de la patrie. C'est fort bien; je manquerais pourtant à mon devoir si je ne faisais ici deux réserves expresses.

La première concerne une des *idées* exprimées par M. Choux. Si heureux et si fier que je sois d'être Suisse, je n'arrive pas à voir un lien *nécessaire* entre le don poétique et l'amour de la Suisse ou de tout autre pays. Celui qui est né poète s'inspire d'une émotion profonde; le genre de cette émotion varie selon les tempéraments, les époques, les milieux; peu importe à la Poésie que cette émotion soit purement esthétique, ou morale, ou intellectuelle, ou encore qu'elle soit personnelle, ou patriotique ou humanitaire! Quel que soit le goût du lecteur, il suffit que la poésie soit belle de forme et sincère d'inspiration. Si maintenant un poète suisse chante la Suisse, eh bien, tant mieux pour la Suisse, mais gardons-nous de croire que ce soit „la meilleure fortune qui puisse favoriser un poète de ce temps!“

Ma seconde réserve touche le jugement porté par M. Choux sur Samuel Cornut, auquel il reproche de manquer de patriotisme. M. Choux est jeune; il ignore l'œuvre de ses aînés; il n'a pas lu la fière „Déclaration„ que Cornut mettait, en février 1895, en tête de son roman *Regards vers la montagne*, déclaration toute vibrante de patriotisme, qui fait de Cornut un précurseur des „poètes romands“ d'aujourd'hui. M. Choux semble ignorer que Samuel Cornut, vivant depuis vingt ans à Paris, y est toujours demeuré fidèle, plus fidèle que bien d'autres, à notre idéal suisse. Sa préface au *Foyer romand* de 1912, si critiquée, contenait quelques paradoxes de poète, que M. Choux a pris au tragique: l'œuvre tout entière de Cornut est d'un poète lyrique; de là certaines inégalités; mais elle est aussi, toute entière, d'une conscience qui n'a jamais transigé. Je souhaite à tous les „jeunes“ de mériter ce même éloge, d'ici vingt ans. Ils regretteront alors d'avoir méconnu la noblesse de Samuel Cornut.

Ces réserves faites, je publie avec plaisir l'article de M. Choux. Dans ce qu'il a de solide, et même dans ce qu'il a de naïf, il caractérise un mouvement de la jeunesse intellectuelle, qui est une grande espérance. Mouvement national. Et c'est de Genève, ville souvent méconnue en Suisse, qui vient cette voix. Raison de plus pour l'écouter avec la plus vive sympathie.

BOVET

\*

Dans sa préface au *Foyer romand* pour 1912, M. Samuel Cornut constate que nos jeunes poètes suisses renoncent à chanter leur patrie et il les loue de rejeter ce qu'il appelle „des défroques de mascarade historique“ pour s'en tenir aux vieux thèmes éternellement inspirateurs de toute vraie poésie: la jeunesse mélancolique et pensive, l'amour qui fuit au fil des heures brèves.

J'aimerais montrer: 1<sup>o</sup> que ces théories sont néfastes et qu'au contraire, la seule chance qu'aient nos jeunes poètes de devenir

de grands poètes, c'est d'être des poètes suisses. 2<sup>o</sup> Que les faits allégués par lui sont inexacts, que nos jeunes poètes n'ont nullement renoncé à leur patrie et que leurs meilleurs vers (sinon leurs seuls bons vers) sont ceux-là mêmes où ils la chantent.

Et tout d'abord j'estime que non seulement c'est un privilège pour quiconque *d'être Suisse*, mais que c'est la meilleure fortune qui puisse favoriser un poète de ce temps.

Imaginez un enfant, à l'âme ardente et de noble intelligence et qui se sent poète Suisse; il est né en Suisse, à Genève, si vous voulez, ou à Lausanne ou ailleurs, ville ou village et peu importe, il y vit, il y grandit: à mesure que ses yeux s'ouvrent, la beauté des paysages le transporte; par ailleurs il apprend l'histoire de la Suisse, écolier „il lit sa gloire en ses livres de classe“ et plus son regard plane haut sur l'horizon de sa patrie et s'enfonce plus profond dans le passé de son histoire, plus fervent monte en lui le désir de les magnifier l'un et l'autre en quelque héroïque poème. Mais, songe-t-il, je viens bien tard! Tout aura été dit, depuis qu'il y a des hommes et qui pensent (et qui font des vers). Alors il lit les livres des poètes, il les lit et les relit et il s'étonne! De ce prodigieux passé, de ce quotidien et divin spectacle de nature, rien (ou presque rien) n'a été dit, tout est à dire. Il le dira!

Et s'il n'est pas évident qu'il écrira un chef-d'œuvre, tout au moins s'en suivra-t-il ce premier avantage qu'il n'y parlera pas que de lui. La plupart de nos jeunes poètes nous parlent trop d'eux-mêmes; sous prétexte de chanter ou de pleurer sur leur jeunesse pensive, ils se scrutent, ils s'analysent, sans se lasser ils nous informent de leurs peines de cœur, ils proposent à notre pitié ou à notre sympathie leurs moindres états d'âme . . . et encore si c'étaient des états d'âme . . . mais ce n'est le plus souvent qu'une fastidieuse manie qu'ils ont de se mettre en scène et de nous présenter sous couleur de poésie d'interminables galeries de portraits ou plutôt de . . . photographies d'eux-mêmes où ils se font voir dans toutes les poses et tous les décors, dans la rue ou dans leur chambre, voire même dans leur lit ou prenant leur tub, mais le plus volontiers aux genoux de leur cousine ou en train d'adresser une allocution à leur fiancée.

Lorsqu'on est Lamartine ou Musset ou Verlaine, il peut être

intéressant de „mettre son cœur à nu“; mais il nous faudra reconnaître que nos jeunes poètes, alors qu'ils croyaient nous parler d'eux-mêmes, ne faisaient que répéter — et sans y employer ni l'art, ni la sincérité de leurs maîtres — ce que de plus grands poètes français avaient dit avant eux. Et ceci même dans les thèmes où ils risquaient d'apporter quelque originalité; entre autres dans l'expression du sentiment religieux protestant. „Dans les douze pièces d'inspiration religieuse du *Silence des Heures* — écrivait Gaspard Vallette — il n'y a rien, ni un cri, ni un accent, ni un soupir qu'on ne peut rencontrer dans *Sagesse* de Verlaine.“ Et il serait trop aisé de multiplier les exemples.

Mais voici un autre avantage: si cet adolescent que nous imaginons, ou mieux encore si nos jeunes poètes qui ont déjà fait leurs preuves, tentent l'œuvre dont nous parlions, je veux dire: célébrer la beauté et la gloire de leur patrie, force leur sera de s'apercevoir que le monde extérieur existe. La plupart, semble-t-il, ne paraissent pas s'en douter. Le regard fixé au dedans d'eux-mêmes, anxieux de leur jeunesse mélancolique et pensive, ils vont la tête penchée. Force leur sera de lever le front! Et s'ils en ont le courage et la ferveur et le talent, ils diront la beauté des choses qu'ils auront vues. Car il faut oser l'avouer, ce soi-disant „lyrisme personnel“ n'est souvent que paresse et veulerie et lâcheté artistique. C'est chose difficile que d'évoquer un site alpestre et de faire entendre les pas des géants de Margnan. (Ainsi qu'a su le faire M. Gonzague de Reynold dans ses *Barbares*.) Il est plus simple d'entonner (*air connu*):

Je l'adorai longtemps avant de la connaître.  
Sûr de la voir un jour, j'attendais qu'elle vînt.  
Je l'aperçus enfin et me sentis renaître;  
Elle avait dix-neuf ans, je n'en avais pas vingt.

Et si je cite ces vers, c'est que leur auteur, M. Henri de Ziegler qui vient de débiter par un intéressant volume intitulé *l'Aube*, semble d'autre part convaincu de la dure vérité que nous croyons bonne à dire. Genève, dit-il en un autre poème:

Genève, ville claire, heureuse et sans clameur . . .  
Ton nom charmant parmi les paroles latines  
Qui sonne dans l'histoire, ainsi que les matines  
Sonnent avant le jour dans les cloîtres déserts,  
N'a pas orné souvent le rythme de mes vers.

— — — — —

J'entends qu'avec les ans croisse mon envergure  
Pour fixer de plus haut ton antique figure.

Genève! voyez comme le seul nom l'oblige à chercher des images et à en trouver d'ailleurs et même de fort belles. Et nos jeunes poètes, les paroles sans saveur et sans couleur et sans beauté qui leur suffisaient à peindre leur pâle „vie intérieure“, ne leur suffiront plus pour raconter, dans sa splendeur, le visage de leur patrie. Et il en sera du rythme ainsi que des mirages; s'il est parfois séduisant de cadencer ses vers au rythme de son cœur ou de celui . . . de sa chère amie, il est cependant d'autres rythmes plus puissants et plus magnifiques. Rythmes des fleuves et des lacs. Rythmes des plaines et des montagnes. Rythmes des armées en marche et rythmes des avalanches.

Il n'y a pas d'intéressant que les amoureux dolents et les rêveurs transis. Il est d'autres enthousiasmes que les passions sentimentales. Et j'estime émouvant le spectacle d'un homme (fût-ce un Fribourgeois, n'en déplaise à M. Samuel Cornut) emboitant sa fraternelle et forte main dans celle d'un autre homme (un Genevois, peut-être).

Enfin un troisième avantage et celui-là capital. Tous ces sujets nationaux que nous proposons aux jeunes poètes, étant demeurés jusqu'alors absolument neufs, il est probable, il est certain que ceux qui les traiteront, le feront dans une forme neuve, elle aussi, et originale. Les innombrables jeunes gens qui empruntent à M. Henri de Regnier ses flûtes et ses roses, ses cyprès et ses jets d'eau, lui empruntent en même temps son amour des nomenclatures et des images alternées et des „idées symétriques“. Et flûtes pour flûtes et roses pour roses, j'ose préférer celles de M. Henri de Regnier. Et puis, ici moins encore je n'aurai besoin de m'embarrasser d'arguments. Les exemples viennent à ma rencontre. Et il se trouve que les plus artistes à la fois et les plus originaux de nos jeunes poètes, je dirai M. de Reynold et M. C. F. Ramuz, sont en même temps les plus suisses par le choix de leur sujet. Au reste M. Ramuz n'avoue-t-il pas, dans la préface de son *Petit village*, avoir cherché une forme „un peu rude, un peu hésitante“, comme cela même qu'il avait la trop grande ambition de vouloir peindre.

C'est un petit pays qui se cache parmi  
Ses bois et ses collines.

Il est paisible, il va sa vie  
Sans se presser ; sous ses noyers  
Il a de beaux vergers et de beaux champs de blé,  
Des champs de trèfles et de luzerne  
Jaunes et roses dans les prés,  
Par grands carrés mal arrangés.  
Il monte vers les bois, il s'abandonne aux pentes,  
Vers les vallons étroits où coulent les ruisseaux  
Et, dans la nuit, ses plaintes d'eau  
Semblent répandre du silence.

Sujet suisse, forme originale, cela me semble aller de pair. Et j'aimerais pouvoir citer quelques passages de *La Guerre du Sonderbund*, afin de montrer qu'il en est de même lorsque M. C. F. Ramuz chante non plus seulement les aspects et les paysages, mais l'histoire de sa patrie. Et il se peut qu'on me réponde que, si le *Petit village* et *La Guerre du Sonderbund* sont des sortes de chefs-d'œuvre, la faute en est toute entière au talent de M. Ramuz. M. Henry Spiess, lui aussi, a du talent, et tout autant je pense, mais je ne crois pas qu'il se soit jamais affirmé plus personnel que le jour où il consentit à redevenir un poète suisse. Je songe à un petit poème intitulé *La Source*.

Elle a joint les mains sur son cœur  
A la pensée  
Qu'une ardeur aveugle et blessée  
Et plus inerte d'heure en heure  
L'entraînera comme ses sœurs  
Au gré des pentes  
Vers la pleine avide et méchante  
Et vers les villes en rumeur.

Et si l'on proteste encore et si l'on m'insinue qu'il ne faudrait s'y méprendre, que c'est la forme avant tout qui dans ce petit poème intéressa M. Henry Spiess . . . peu importe ; je ne puis que le louer de ce qu'ayant inventé une exquise mélodie, il se soit avisé que cette mélodie était celle-là même que chante, au pied des glaciers, une source de son pays.

Et déjà, j'imagine, les citations que j'ai faites atteindraient à prouver que non seulement nos jeunes poètes n'oublient pas leur patrie, mais que leurs meilleurs vers sont ceux-là, et ceux-là seuls, où ils s'en souvinrent. Mais il convient de préciser, ce que je ne saurais mieux faire qu'en parlant de M. de Reynold. De fort bonne heure en effet et fort crânement il revendiqua ce titre de poète suisse qui déclanche aujourd'hui l'ironie de M. Cornut.



Et cependant je pense que si M. de Reynold se glorifie de ce titre, ce titre aussi s'honore de M. de Reynold. Et sans doute l'auteur des *Lauriers de l'Armure* dirait-il de ses compatriotes ce que dit des siens le grand Verhaeren :

Ah, l'ai-je aimé éperduement  
Ce peuple — aimé jusqu'en ses injustices  
Jusqu'en ses crimes, jusqu'en ses vices!

Puisque aussi bien ce sont les *Barbares* mercenaires qu'il se plaît à exalter et non les héros plus purs de plus glorieuses époques; mais je ne sache pas non plus que personne ait mieux que lui su dire, et tout ensemble, leur foi chrétienne, leur goût de la guerre et leur soif de l'or.

Enfin, sitôt que le verger  
a bourgeonné,  
un matin, dans tous les villages,  
le tambour bat  
le gros tambour oblong et lourd,  
et l'on déploie au poing robuste  
l'étendard au drap rouge, à la hampe trop courte,  
et l'on s'en va chercher de l'or et du soleil!

Ce gros tambour oblong et lourd et ce rouge étendard, c'est là, sans nul doute, ce que M. Samuel Cornut appelle élégamment des „défroques de mascarade historique“! Pour ma part je voudrais montrer — par de plus nombreux exemples — comment le grand amour que leur voue notre poète, et son vœu de les faire revivre, développèrent en lui le sens du rythme admirable, le goût des belles images et la science de la strophe se déroulant et se résolvant avec l'ampleur d'une phrase musicale magnifiquement orchestrée. Que ne puis-je aussi faire voir avec quelle délicate sensibilité il exprime son propre amour de la patrie, de quel regard de tendresse il l'enveloppe toute entière. Que l'on relise donc, avant de s'en convaincre, cet *Eloge de la Suisse*, douce patrie allemande et latine:

Mon rêve me sourit en chaque paysage  
Et dans chaque maison j'entend battre mon cœur.  
Les étangs clairs et bruns reflètent mon visage  
Et ma voix en écho m'appelle des hauteurs.

J'ai parlé de M. Henry Spiess et de M. Henri de Ziegler. Mais il est fort probable que c'est à M. Ami Chantre que songe M. Cornut lorsqu'il loue nos jeunes poètes „d'enrichir de varia-

tions bien personnelles les vieux thèmes éternellement inspirateurs de toute vraie poésie“ et entre autres „la jeunesse mélancolique et pensive“. Or, lorsque M. Ami Chantre se lamente sur sa jeunesse pensive, voici les vers qu'il trouve (vers d'album s'il en fut):

Jeunesse, fleur dolente, avant que tu ne meures  
Que tes pétales las se soient tous effeuillés,  
Je veux qu'un peu de toi sèche entre ses feuilletts,  
Qu'un peu de ton parfum indécis y demeure.

Et voici d'autres vers qui ne valent guère mieux:

La ville sur qui passe un souffle plus joyeux  
Comme un rucher où le travail reprend, bourdonne,  
Et la Seine où le soir met du cuivre, frissonne,  
Glaucque, à l'abri des ponts massifs et orgueilleux.

Médiocres vers d'un bon poète! Pourquoi? Lui-même il nous l'apprendra. Par une suave nuit, il rôde aux bords de la Seine. Soudain il aperçoit la lune au coin d'un toit. Mais, dit-il

Mais je ne sentis point sa beauté sur ma face!

Car, pour qu'il la sente, il faudrait qu'il la vît briller sur le lac de son pays. Et voici, il s'en souvient, il l'évoque et il s'écrie:

Te souviens-tu, dis-moi, de mon lac dans le soir,  
De mon lac où les eaux bercent la lune pleine,  
Mon lac clair sous la lune, et les voiles lointaines  
Des barques qui s'en vont là-bas vers le ciel noir?  
Ce soir, le ciel est plein de lune et plein d'étoiles  
Et peut-être qu'on voit tout cela quelque part  
Dans mon pays, là-bas, et je songe au départ  
D'une barque qui prend la lune dans ses voiles.

Que vous en semble? Et, vraiment, n'est-ce point là un autre ton? Autant sont fastidieux les vers de M. Ami Chantre sur sa jeunesse, fleur dolente, autant sont émouvants et artistes et beaux ceux que je viens de citer et les autres, fort nombreux, dont l'inspiration est la même.

M. Samuel Cornut ne parle pas dans sa *Préface* de M. Jacques Chenevière bien qu'il ait donné cet automne une deuxième édition des *Beaux Jours*. M. Jacques Chenevière est le seul de nos jeunes poètes qui ait enrichi non seulement de „variations“ mais de motifs personnels le thème éternel de l'amour. Et cependant! Ses plus admirables vers lui furent inspirés par les montagnes et le lac de sa patrie. Le Vent:



Lui que j'ai vu sur l'eau du lac pâle, souvent  
Gonfler de son poids frais la paresse des voiles,  
Et puis encore, la nuit, à la cime des monts  
Remplir d'immensité joyeuse les poumons  
Et balayer de la neige sur les étoiles! . . .

Et longtemps encore je pourrais poursuivre ma démonstration. M. Georges Golay, en son poème des *Sapins*, incontestablement le meilleur de son petit volume, n'avoue-t-il pas :

Je chanterai toujours . . .  
Les sapins du Risoux et les grands hêtres verts,  
Car c'est le chant berceur des branches alternées  
Qui m'a dit la cadence et le rythme des vers.

Et si, fermant les livres de tous ces jeunes gens, j'ouvre ceux des poétesses, d'autres preuves surgiront. C'est ainsi que les vers les plus passionnés comme aussi les mieux venus de Mme. Emilie Cuchet-Albaret sont ceux où elle célèbre non pas son *pays* natal (son village ou sa cité) mais sa *Patrie* dont, en un éclatant poème qui porte ce titre même, elle salue le drapeau

Où la croix blanche étend ses bras immaculés.

Car M. Samuel Cornut, vers la fin de son article, nous supplie de ne pas confondre (dans une même ferveur) le pays et la patrie et nous somme d'élargir notre patrie littéraire en y annexant la Savoie et l'ancienne Bourgogne! Eh non, M. Cornut, nous ne ferons point cela. La Suisse est un parc admirable et que ferme le bleu Jura. Pourquoi le franchirions-nous?

Pendant les dernières manœuvres, notre compagnie, un jour, fit une longue étape dans une partie du canton de Fribourg que je ne connaissais pas. L'étape se prolongeait, interminable, sous un soleil torrentiel; mais une telle beauté nous baignait et le visage et l'âme qu'on en oubliait la fatigue.

Et puis, il ne s'agit point que de „beauté“ et que de „gloire“ ; il s'agit de „patrie“ et nous ne trouvons pas — ainsi que M. Cornut — que la nôtre soit trop „étroite“ ou trop „maigre“ ; et ce que nous souhaitons à nos jeunes poètes, c'est d'avoir la puissance et le désir et l'audace de faire une œuvre à sa taille et à son image!

GENÈVE

JEAN CHOUX

